



Quand la ville-atelier se vide de ses couturiers

Le dernier volet de la trilogie de Wang Bing suit quelques-uns des ouvriers du textile de Zhili, en Chine

JEUNESSE. RETOUR AU PAYS

Arrive en salle le troisième et dernier volet d'un véritable monument élevé à la classe ouvrière contemporaine, l'une de ces œuvres « en bloc » dont le Chinois Wang Bing a fait sa spécialité. Entre 2014 et 2019, le documentariste, connu pour filmer hors les clous et pour révéler des visages de la Chine peu approuvés par les autorités, a suivi les couturiers de Zhili, à 150 kilomètres au sud-ouest de Shanghai, cette ville du textile et d'ateliers-dortoirs entièrement dévolue à la confection à destination du marché intérieur.

Dans *Le Printemps* (2023), il filmait les idylles de cette jeunesse corvéable vissée à ses machines à coudre. *Les Tourments* (sorti en avril) se penchait sur les négociations avec les patrons d'atelier, une catégorie à peine supérieure, elle aussi soumise aux aléas du marché. *Retour au pays* vient compléter ce tableau de la nouvelle classe laborieuse, mi-ouvrière, mi-paysanne : des migrants de l'intérieur venus d'une ruralité pauvre (Yunnan, Anhui, Henan, etc.), drainés par la pompe économique du secteur.

Dimensions épiques

Ce dernier volet se concentre sur les périodes creuses, au cours desquelles les ateliers, actifs seulement une partie de l'année, se vident, notamment pendant les fêtes du Nouvel An, ou encore l'été, quand il fait trop chaud. Les premières scènes s'attardent sur les dernières âmes qui traînent encore, incapables de partir : certains n'ont pas eu les moyens de se payer le voyage du retour, d'autres restent enchaînés aux jeux d'argent. Autour d'eux, la ville-atelier ressemble à un navire échoué, laissé à ses grandes travées de béton et enfilades de chambres désertées. Zhili s'y dévoile sous un angle mort, révélant ce qu'elle est, au fond : une structure creuse en attente de rapports de production, prête à être peuplée d'exploitants et d'exploités, tous aliénés à la loi du chiffre. Et c'est sans doute là, surpris par la ténacité documen-

taire de Wang Bing, l'un des visages du capitalisme intégré à l'« économie socialiste » de la Chine contemporaine.

Dès l'ouverture, le cinéaste a le génie de la scène attrapée au vol. Ici, un jeune homme qui croule sous les commandes, joignant le geste à la situation, s'effondre sur des ballots de tissus formant matelas. Là, un autre faisant le pied de grue devant un local pour réclamer une paie de six mois de la part d'employeurs aux abonnés absents. « *Les patrons sont des bâtards* », lâche-t-il par-devers la caméra. Comme dans les plus grands documentaires, le réel est à la fois une mine d'informations et une formidable ressource dramaturgique, surgissant dans l'instant.

Comme son titre l'indique, *Retour au pays* se consacre principalement au retour à la maison des jeunes tisseurs, suivis jusque dans le giron familial, à la montagne ou sur les rives du Yangzi. Le tour de force du film, c'est de retracer le trajet d'un jeune couple des ateliers jusqu'aux hautes montagnes du Yunnan, sur près de 2 000 kilomètres. Après le train surpeuplé, dans lequel les passagers épuisés somnolent (déjà filmé dans *Argent amer* en 2016), vient la course en bus sur des chemins de crête escarpés, puis un dernier tronçon à pied, les bagages sur le dos. Le voyage prend des dimensions épiques, le cadre s'ouvrant en cours de route aux vertigineux paysages escarpés du Yunnan. Le suivi n'est pas un vain mot pour Wang Bing, dont l'approche consiste moins à couvrir une situation qu'à accompagner les personnes filmées. C'est dans le temps du cheminement que les choses se révèlent.

Grands rituels de la vie agreste

Aux cycles de production succèdent donc ceux des grands rituels de la vie agreste : mariages, anniversaires, festivités du Nouvel An (les grappes de pétards éclatent à tout-va), cérémonie du dieu de la Prospérité. Trône ainsi au centre du film une scène de noces extraordinaire où tout un village décrit une joyeuse procession au

milieu des montagnes. C'est une sorte d'*Enterrement à Ornans* du XXI^e siècle : comme dans le tableau de Gustave Courbet, toute une société villageoise s'invite et défile dans la perspective du plan. On y lit une foule de choses : tel le marié qui sacrifie à la coutume de porter son épouse sur son dos d'une maison à l'autre (il croule, elle fait grise mine). En attendant, les grands-parents veillent sur les petits-enfants. Devant l'appauvrissement des ressources agraires, la filiation villageoise se détourne vers Zhili, où elle se laisse aspirer sa force de travail.

Qu'est-ce alors que ce grand circuit de la campagne lointaine à la ville-atelier que Wang Bing s'est employé à dépeindre à travers ce vaste polyptyque ? Il semble que ce soit bien une poussée vitale, un cycle de reproduction. La ville-atelier ne produit pas seulement des biens de consommation (ces robes, chemises, doudounes et poupées bon marché que l'on voit assembler sur les machines vomibissantes). Entre ses murs incube aussi autre chose : le profil d'une génération, ce perpétuel flux de jeunesse qui vient en remplir les manufactures et les dortoirs, tous ces visages à côté desquels Wang Bing inscrit un nom et un âge. Ce qui sort de la matrice de béton, c'est le visage du siècle. ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire français, luxembourgeois et néerlandais de Wang Bing (2 h 34).

**La ville se révèle
comme une
structure creuse
prête à être peuplée
d'exploitants
et d'exploités,
tous aliénés
à la loi du chiffre**

**Comme dans
les plus grands
documentaires,
le réel est
à la fois
une mine
d'informations
et une formidable
ressource
dramaturgique**



Image extraite du documentaire « Jeunesse. Retour au pays », de Wang Bing. LES ACACIAS